A BOBINO : Georges BRASSENS en pleine forme

Une montée en flèche : Simone LANGLOIS

LES spectateurs qui se rendront au cours de cette quinzaine à Bobino ne perdront pas leur temps : ils pourront y prendre contact avec un Georges Brassens sensiblement différent de celui qui fit sa rentrée officielle il y a quelques mois sur les grands boulevards, et y découvriront une jeune artiste jusqu'ici enfermée dans l'écrin, trop étroit pour elle, des Trois-Baudets, Simone Langlois.

Peut-on parler de découverte à propos d'une artiste que Jean Nohain mit sur les planches à l'âge de douze ans et dont l'exhibition nous paraissait alors monstrueuse en ce qu'elle parodiait involontairement celles de vedettes adultes et illustres ?

Dix années ont passé pendant lesquelles l'enfant prodige s'est discrètement effacée derrière une nouvelle personnalité naissante dont un grand prix du Disque devait, en 1958, couronner la deuxième croissance. On peut aujourd'hui (sans avoir consulté Bruno Coquatrix) lui prédire une place de vedette américaine dans un des prochains programmes de l'Olympia.

Elle la mérite, tant par l'intelligence de son répertoire, puisé dans ceux de Jacques Brel et de Joël Holmès, que par l'étendue de son registre vocal, et surtout par sa puissance émotive. S'il y a une artiste qui croit à ses chansons et qui les vit — de tout son souffle, de son visage et de son corps — c'est bien celle-là. Son interprétation de « Mais je sais que je t'aime encore(*)», poème pas banal, difficile, mais bien construit, est absolument remarquable.

(*) Titre exact : « *Je ne sais pas* » (J. Brel)
NDLR

Quant à l'ami Brassens, il a réorganisé le tour de chant inauguré en octobre à l'Olympia, changé l'ordre des chansons, mêlé quelques anciennes aux nouvelles, et des unes et des autres perfectionné, poli et mis en valeur les détails. C'est ainsi que « La Femme d'Hector » que nous n'aimions guère, a pris des accents inattendus. Une chanson se « fait » en vieillissant, comme le bon vin, et la cave que Brassens nous présente à Bobino ne comporte que des grands crus.

Le public d'ici est à même d'en apprécier la saveur et lui crée de sa chaude présence une affectueuse ambiance dans laquelle il se meut, lourd mais actif suant et altéré, vers une exaltation communicative.

C'est un bien beau spectacle que celui de ce poète, hanté par les rêves élémentaires de la vie de l'amour et de la mort et les instillant dans les veines d'un quartier sans complexe !

Le précédent dans l'ordre de la représentation : une nouvelle speakerine, appétissante et pleine de drôlerie : Yvonne Jacquemot, le clown anglais Don Saunders, révélé par Médrano et dont les facéties prennent sur la scène une autre ampleur, des attractions diverses dont on retient surtout le frénétique jongleur sur monocycle Roman Bait, Nita Raya, dont le tour de chant à transformations indique tous les tableaux de revue à grand spectacle qu'elle pourrait de nouveau présider en vedette, Jean Harold et ses photomontages d'actualité (parfois féroces), enfin une des dernières-nées de la chanson populaire, Nadine Claire, tempérament intéressant, qui devra préciser son style pour tenir les promesses de ses premiers pas.

YVES-BONNAT

ARTS
Février 1959